

Fiche technique

Finlande/France - 2002 -
1h37

Réalisation & scénario:
Aki Kaurismäki

Image :
Timo Salminen

Montage :
Timo Linnasalo

Son :
Jouko Lumme
Tero Malmberg

Interprètes :
Markku Peltola
(M.)
Kati Outinen
(Irma)
Juhani Niemelä
(Nieminen)



Résumé

En débarquant à Helsinki, un homme se fait voler et frapper à mort. Lorsqu'il reprend conscience, il a perdu la mémoire. Sans argent et sans identité, il est aidé par les SDF de la ville...

Critique

On ne meurt que deux fois, c'est bien connu. Le héros du nouveau film de Kaurismäki est d'abord déclaré mort juste près s'être fait salement tabasser à sa sortie de la gare de Helsinki et ensuite sur son lit d'hôpital, électrocardiogramme à l'appui. Mais soudain, il s'ébroue dans sa chrysalide de bandelettes, il bondit et s'échappe de ce cauchemar. Comme **Mulholland Drive**, le dernier Lynch, comme **Parle avec elle**, le dernier Almodóvar, **L'Homme sans passé** met en scène un personnage qui a survécu au désastre, on ne sait comment. C'est un début diaboliquement fécond qui remet à zéro les compteurs de la fiction et ouvre à tous les possibles, comme dans une vie rêvée, une vie après la vie. Revenu du pire, notre homme s'avance à la

rencontre d'un monde inconnu, puisqu'il a tout oublié, jusqu'à son nom.

Par commodité, appelons-le M., comme Markku Peltola, le solide, stoïque et réjouissant acteur qui tient le rôle. Après son évasion "post mortem" de l'hôpital, M. se réveille non au paradis, mais sur un terrain vague, une vague zone portuaire dont les habitants vivent dans des conteneurs métalliques rouillés. Tout n'est qu'affaire de regard. Aki Kaurismäki a le don de réenchanter les visages les plus éteints, les intérieurs les plus miteux, les paysages les plus sinistres. Hello les jolies couleurs sous la poussière, les coins de ciel bleu, la douce lumière des ampoules de récup. Qu'on se souvienne d'**Au loin s'en vont les nuages** ou de **La Fille aux allumettes**. Plus que jamais, ce pouvoir de transfiguration déborde le style pour faire corps avec l'histoire. La fraîcheur de regard, la présomption de beauté et de bonté chez chacun et en toute circonstance sont les seules chances de l'homme sans passé ni ressources.

Fort de cette sympathie spontanée qui, mathématiquement, attire et engendre la sympathie alentour, M. est recueilli par une famille de mal lotis qui ne lui réclame rien en échange, ni papiers ni explications. On l'aide comme on peut à recouvrer la mémoire de son identité :

"Tu n'as pas l'air d'un intellectuel. - Merci", encaisse-t-il. L'Armée du salut le rhabille des pieds à la tête, lui trouve un travail provisoire de manutentionnaire et lui fait redécouvrir l'amour en la personne d'Irma, "soldate" empressée et stricte, d'abord réticente par principe à ses timides avances. Kati Outinen, actrice fétiche de Kaurismäki, a obtenu le Prix d'interprétation à Cannes pour ce rôle - en plus du Grand prix du jury décerné au film. De fait, sa simple présence est bouleversante. On dirait qu'elle se tient immobile et droite comme un "i" pour contenir en elle toutes les larmes du monde en plus des siennes.

Et pourtant, rien de lacrymal, encore moins de mièvre, chez Kaurismäki. La dignité des pauvres, l'humanité des déclassés, le dévouement des humbles, toutes ces idées si casse-gueule au cinéma trouvent ici un droit de cité naturel parce que l'esprit de sérieux n'a pas sa place. Un chien méchant se change à vue en douce descente de lit, et la chorale de l'Armée du salut, en chouette groupe de rock à l'ancienne. La reconstruction miraculeuse de M., étage par étage, est aussi un parcours burlesque, évoquant à la fois Chaplin et Tati, le premier pour la chaleur et la ruse, le second pour le sens du détail absurde et les cadrages qui tuent. Il y a aussi cet art du dialogue propre au réalisateur finlandais. "Combien je te dois ?" demande M. au pêcheur qui lui a payé un coup. Réponse : "Si je tombe dans le caniveau, ramasse-moi."

(...) A deux reprises, le passé de M. le rattrape. En apercevant des ouvriers occupés à souder, il éprouve une sorte de flash sensoriel, il se souvient - scène magnifique - qu'il était lui-même soudeur. Plus tard, le tapis ouaté de l'amnésie se déchire plus franchement encore, et c'est toute la vie d'avant qui rejailit. Mais, au lieu d'un accès de schizophrénie, c'est un dernier miracle, un encouragement à persévérer, le signe qu'une fatalité souriante est peut-être à l'œuvre. Place au chœur, aux vieux blues et aux chansons populaires du groupe de l'Armée du salut, mi-tristes, mi-gaies : "Tout le temps, mon bonheur est incertain /

Garde mon âme lucide et ma chemise propre." Et vous, que feriez-vous si vous pouviez faire table rase et tout recommencer du jour au lendemain ? Kaurismäki répond : rien d'extraordinaire, travailler, aimer, faire confiance. C'est ça qui est extraordinaire.

Louis Guichard

Télérama n° 2756 - 9 novembre 2002

(...) Son cinéma vit comme l'homme sans passé vivra. Contre toute logique, mais avec une immense force, une dignité qui brille davantage que tous les sunlights de l'industrie de l'image, un humour aiguisé comme une lame, de celles qui tranchent les entraves. L'homme qui ne sait rien de lui-même, de son passé, de son nom, saura parler et écouter les miséreux qui l'ont recueilli, saura trouver du travail, saura ébaucher une histoire d'amour, saura repartir à l'assaut de tout ce qui, de lui-même, lui est devenu opaque.

Nul irénisme, encore moins de complaisance, dans cette histoire et la manière dont elle est contée, mais une assurance impavide, celle des très grands comiques politiques, depuis Michel de Montaigne. Ceux qui, d'une croyance absolue dans la possibilité du bonheur de leurs congénères, font le carburant d'une révolte vive.

Il semble que cela ne puisse aller sans élégance du geste qui compose les images et les sons, assemble les couleurs et les notes, en harmonie avec l'esprit qui invente et raconte. Regardez ces deux enfants penchés avec un arrosoir devant une cuve de métal sombre, regardez ces soudeurs devant un immense navire, ou la route qui mène au bidonville devant la mer, dont les habitants ont recueilli l'homme sans passé. Regardez le visage de Kati Outinen, cette splendeur de star avec aucun des attributs calibrés par le star system. Ecoutez les voix, les silences, la Complainte du parc de Monrepos.

Humoriste radical, Aki Kaurismäki n'est ni un rêveur ni un utopiste. Il sait ce qu'il faut faire, et qui est extrêmement concret,

simple, à portée de quotidien. Il le fait lui-même, dans sa manière de filmer. Il faut écouter, regarder, respecter les autres. Il faut rendre du temps à l'espace et de l'espace au temps. Il faut parier sur le possible quand la fatalité, le cynisme et l'ennui avide ou conformiste prétendent avoir sans retour fixé les règles du jeu - et que tous les aboyeurs stipendiés le redisent sans cesse sur tous les médias de la terre. Kaurismäki exprime très simplement le refus radical de cet abandon-là. Encore faut-il mettre en œuvre cet "être au monde" et ce refus. Ce passage-là, qui est celui même de l'art, reste heureusement un mystère.

Mettre en œuvre, inventer la forme, il semble à nouveau en regardant son film, un des plus beaux que le cinéaste ait réalisés avec **La Fille aux allumettes** et **Au loin s'en vont les nuages**, que cela aille de soi. Ce n'est pas vrai - ou alors la quasi-totalité des cinéastes devraient se couvrir la tête de cendres et partir faire une longue pénitence après avoir vu **L'Homme sans passé**. Il n'y a pas d'autre cinéaste comme Aki Kaurismäki. Personne ne sait faire ça à l'écran - peut-être, si on cherche un équivalent dans d'autres arts, éprouvera-t-on une proximité avec l'œuvre picturale de Paul Klee, son apparente extrême simplicité, ce qu'elle emprunte à l'enfance et aux matériaux bruts, son intelligence affûtée, son extrême délicatesse.

(...) Le cinéma d'Aki Kaurismäki ne cesse de faire circuler une énergie intense entre le monde des contes et des mythes (à commencer par les grands mélos hollywoodiens) et la réalité quotidienne regardée de face. Sa puissance polémique tient à cette manière, insistante et gracieuse à la fois, de ne cesser d'affirmer que si le monde est compliqué, injuste et violent, il n'est pas incompréhensible. Le cinéma de Kaurismäki est courageux aussi d'affirmer, contre tant de confusionnisme complaisant et pseudo-esthétique, qu'en faisant l'effort de comprendre le monde, il reste possible de ne pas s'agenouiller devant ses lois d'infamie.

Jean-Michel Frodon

Le Monde 24 Avril 2002

Entretien avec le réalisateur

Vous aimez les interviews ?

Non, mais j'accepte toujours. J'ai été journaliste, il y a vingt-cinq ans. Très mauvais journaliste même. Alors, j'ai arrêté. J'étais un mauvais journaliste, je suis devenu un mauvais réalisateur. Je tombais sur les gens en permanence.

Parce que vous étiez saoul ?

Non, ce n'est pas ça, mais à l'époque je pesais moins de 50 kilos et il y avait beaucoup de vent.

Juha, votre film précédent, qui était muet et en noir et blanc, semblait marquer la fin d'un cycle...

J'ai fait un tour complet sur moi-même, à 180°, je ne pouvais aller plus loin dans le chemin emprunté pour **Juha**. Chemin au bout duquel il n'y avait plus que l'ombre à l'horizon. Filmer l'ombre : plus d'image, plus de son, plus de musique, plus de lumière, plus rien.

*João César Monteiro est sur ce chemin-là, lui aussi, avec son **Blanche-Neige**...*

Derek Jarman, aussi, lorsqu'il fit **Bleu**. Mais Monteiro, je vous arrête tout de suite : c'est un alcoolique. (A la traductrice) Et ma bière ? Ça fait bien six ans que j'essaie de l'inviter dans mon festival à Sodankylä (1). J'ai même pensé lui envoyer du vin de mes vignes du Portugal. Cette année, d'ailleurs, tout est foutu : il a plu. La récolte de vino verde est gâchée. Alors, Monteiro...

*Vous avez déjà pensé arrêter de filmer, après **Juha**, par exemple ?*

Je n'ai pas pensé arrêter de filmer, mais arrêter de vivre. Me suicider. Comme je ne l'ai pas fait, je suis reparti pour une dizaine de films. Avec un nouveau but : inspirer le dégoût, la peur. (Il mélange la bière avec sa vodka, ndlr.)

Pourquoi un cinéaste se suicide-t-il ?

Pourquoi un homme se suicide-t-il ? Ce n'est pas le métier qui fait l'homme, c'est

l'homme qui fait le métier. J'étais tout aussi désespéré quand je faisais d'autres métiers, facteur par exemple. Maintenant, ça a changé : je danse le tango. Je suis très optimiste, le monde prend une bonne direction.

Vous trouvez ?

Oui, de mon point de vue. Ça va s'arrêter bientôt, non ?

Les gens vous croient-ils fou ?

Jean-Pierre Léaud est fou. Moi, je suis parfaitement normal.

Personne ne vous croira...

Je ne demande pas qu'on me croie. Je demande qu'on paye pour voir. Comme au poker. Que l'on paye pour voir ce que je crois. Et puis, chez moi, il y a un peu de médecine : le spectateur peut s'endormir s'il veut. En y réfléchissant, je fais des films essentiellement pour les insomniaques, pour les aider à s'endormir à côté de mon film. Personne ne pense jamais à eux.

*A Cannes, votre film est passé à 8 h 30 du matin, et non seulement personne n'a dormi, mais **L'Homme sans passé** a été merveilleusement accueilli et le jury lui a accordé le grand prix. On peut parler d'un échec ?*

D'un échec total, même. Je voulais être Billy Wilder. Mais seul Billy Wilder était wilder. Le plus sauvage de tous. Alors, j'ai pêché par prétention. Billy était Wilder, je serais juste wild, juste sauvage. Encore que la place n'est pas si réservée que ça : Wilder, ce n'était pas son vrai nom. C'est un nom qu'il s'était attribué en quittant l'Allemagne pour Hollywood. Moi, je n'irai jamais à Hollywood. Je ne changerai pas de nom. (...)

Vous aimez vos films ?

La Vie de bohème, c'était pas trop nul. Une de mes moins mauvaises tentatives.

On frôle l'optimisme, ou quoi ?

C'est normal, avec tout ce vent ! (Nous

sommes dans une pièce capitonnée, le bar d'un grand hôtel parisien, ndlr.)

*Qu'est-ce qui a déclenché un retour au cinéma avec **L'Homme sans passé** ?*

J'ai attendu la mort, mais elle n'est pas venue. A force, je me suis ennuyé. Sans doute, la mort a eu peur de moi, quelle lâcheté ! Quand vous verrez sur le boulevard Montparnasse un petit être criant d'effroi, vous le saurez : «Aki est arrivé aux enfers !» Le diable souffre d'un sentiment d'infériorité. C'est même pour cela qu'il est si méchant. Moi, je suis bon, parce que je ne ressens aucune insatisfaction.

Fellini disait qu'il ne fallait pas parler sa tête avec le diable...

Oui, **Toby Dammit**, quelle merveille de film (un des sketches des «**Histoires extraordinaires**», ndlr). Je n'aime pas parler de cinéma, mais si vous me prenez par les sentiments... On peut attendre la mort en regardant des films. Mais moi, la mort, je l'appelais comme on appelle une vache. Elle sera toujours la bienvenue. Je suis toujours prêt. Erich Maria Remarque disait : «De nos jours, il vaut mieux se déplacer avec peu de bagages.» Pour en revenir à votre question, rien ne s'est débloquent à proprement parler : je m'ennuyais, alors j'ai ramassé les derniers morceaux de mon cœur, j'ai touillé le tout, et ça a donné ce film. Le reste est consultable, Helsinki, service pathologie.

Vous êtes désespéré ?

Quoi ? Si ça se trouve, je vous enterrerai tous. On trinque ? Whisky plus vodka, vous tiendrez le coup ? J'ai de l'amitié à revendre, j'en distribue même aux chiens des voisins. Si toutefois mes chiennes les tolèrent. Les chiens ne se débrouillent pas trop mal entre eux, l'humanité, en revanche, c'est comme ci comme ça. Les chiens, du moment qu'ils ont leur espace défini, il n'y a pas de bagarre. Ils ne se sentent pas les propriétaires de la terre. Le pétrole ne les intéresse pas.

Comment voyez-vous votre espace de

cinéaste ? Vous vous sentez particulièrement finnois ?

Il y a longtemps déjà, j'ai déclaré espérer faire des films qu'une fermière chinoise pourrait comprendre. Le cinéma aurait dû être l'espéranto du monde, mais l'argent en a flingué l'espoir. Etre universellement res-senti, c'était le projet du cinéma muet, de Von Stroheim. Mais les gens sont... *greed*. Des rapaces ! Von Stroheim a filmé cela : le cinéma muet, c'était la dernière fleur. C'est pour cela qu'il leur fallait la détruire. Avec **Juha**, je revenais au muet, et puis j'ai eu peur. Peur d'avoir planté un dernier clou dans le cercueil du siècle, peur d'avoir enterré le cinéma muet une seconde fois. J'ai fait volte-face avec **L'Homme sans passé**. Le titre parle de cela. Mais vous ne m'aurez pas, je ne parlerai pas explicitement de cinéma !

Vous avez fait tous les métiers ?

J'ai porté les cadavres à l'hôpital. Mais le métier que je n'aurais pas aimé faire, c'est «pathologue». C'est le mot en finnois pour l'homme qui ouvre les cadavres. Je n'ai pas voulu, à l'époque. Maintenant, c'est pareil.

Cinéaste, c'est le pire des métiers ?

Tout juste. Un véritable crime spirituel. Enfin, ça dépend. On ne peut pas dire ça de Renoir, quand il y avait encore un peu de réalité ; là, il n'y a plus que de la prétention.

De qui alors vous sentez-vous proche, ces jours-ci ?

Les Dardenne. On est dans des directions différentes, mais on se retrouve sur les mêmes chemins.

Peintre, ça vous aurait plu. L'Homme sans passé est aussi un film de coloriste...

C'est que j'y ai mis les moyens. Je n'ai pas hésité à faire des repérages de couleurs, petit carnet des couleurs dans la poche arrière, j'ai vu du pays. A la fin, je ne décrivais plus que des couleurs : là, jaune, là, noir, là, caca de bébé...

Libération - 6 novembre 2002

Le réalisateur

Facteur, plongeur de restaurant et critique de film avant de se lancer dans l'aventure cinématographique, Aki Kaurismäki réalise le documentaire **The Saima gesture**, son premier film, en 1981. Une œuvre qu'il produit également, en collaboration avec son frère Mika (réalisateur entre autres d'**L'Love L. A. (L.A. without a map)** en 1998). C'est le début d'une longue collaboration, qui pousse Aki et Mika Kaurismäki à réaliser et financer pas moins du cinquième de la production assurée en Finlande depuis le début des années 80.

Metteur en scène d'une vingtaine de films en autant d'années, Aki Kaurismäki impose sa marque de fabrique dès **Ariel** (1988) : un mélange de comédie déjantée et de drame désespéré, peut-être hérité de son penchant notoire pour la bouteille. Un mélange auquel le cinéaste ajoute le rêve américain avec **Leningrad Cow-boys go America**, avant de plonger dans la noirceur de **La Fille aux allumettes** (1989).

Le début des années 90 voit le cinéaste s'exiler en Grande-Bretagne puis en France, où il réalise respectivement **J'ai engagé un tueur** (1990) et **La Vie de bohème** (1992) avec notamment Jean-Pierre Léaud. Un an plus tard, il donne une suite à **Leningrad cowboys go America** : **Les Leningrad Cow-Boys rencontrent Moïse**.

Retour à des sujets plus sérieux avec **Tiens ton foulard, Tatiana** (1994), et surtout avec **Au loin s'en vont les nuages (Kauas Pilvet Karkaavat)**, très ancré dans le quotidien avec son couple touché par le chômage et vainqueur du Prix oecuménique au Festival de Cannes 1996 où il était présenté en compétition. Un festival qu'il retrouve en 2002 avec **L'Homme sans passé (Mies vailla menneisyttä)**, non sans avoir auparavant fait un détour par le cinéma quasi-expérimental en 1999 avec **Juha**, film muet en noir et blanc, hommage aux mélodrames flamboyants de Douglas Sirk.

www.allocine.fr

Filmographie

Saimaa-ilmio	1980
The Saimaa Gesture en collaboration avec Mika Kaurismäki	
Le menteur	
Crime et Chatiment	1983
Varjoja paratiisissa	1987
Shadows in Paradise	
Hamlet liikemaimmassa	
Rocky VI, Thru the Wire	
Calamari Union	
Ariel	1988
Leningrad Cow-boys go America	1989
Tulitikkutehanta tyttö	1990
La Fille aux allumettes	
La Vie de bohème	1991
J'ai engagé un tueur	
Les Leningrad Cow-Boys rencontrent Moïse	1993
Pidä huivista kiinni, Tjiana	
Tiens ton foulard, Tatiana	
Total Balalaika Show	
Kauas Pilvet Karkaavat	1995
Au loin s'en vont les nuages	
Juha	1998
Ten minutes older - The trumpet	2001
en collaboration avec Victor Erice, Werner Herzog	
Mies vailla menneisyttä	
L'Homme sans passé	

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°497/498, 501
Cahiers du Cinéma n°569, 573
(...)

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com